

Créatures de papier ? Les *Lettres à ma mère*

de Georges Borgeaud

Maurice Zermatten disait « Borgeaud n'invente rien : il se livre ». Cette remarque semble d'autant plus révélatrice une fois lues les *Lettres à ma mère*, qui viennent s'ajouter à la liste des éditions de la correspondance extrêmement riche de l'écrivain suisse (*Gustave Roud – Georges Borgeaud, Correspondance 1936-1974* éditée par Anne-Lise Delacrétaç en 2008 ; notons encore celle de Borgeaud et de Charles-Albert Cingria, établie et annotée par Stéphanie Cudré-Mauroux en 2008). Un homme de lettres, l'écrivain natif de Lausanne l'est donc à tout niveau.

Si donc il est permis, encore une fois, à Borgeaud de se « livrer », c'est grâce à l'excellent travail de Christophe Gence – auteur, notamment, d'un article scientifique à teneur biographique (« "Je serai un bon écrivain quand j'aurai 150 ans..." Eléments pour une biographie ») contenu dans l'ouvrage *Georges Borgeaud* (sous la direction de Stéphanie Cudré-Mauroux), paru en 2008 pour les dix ans de la mort de l'écrivain – et, bien sûr, de Stéphanie Cudré-Mauroux dont le nom, on le voit, ne cesse de revenir dans ces lignes. La directrice de l'édition des *Lettres à ma mère* occupe en effet de multiples rôles prépondérants pour la compréhension et la mise à disposition des ouvrages du plus Parisien des écrivains romands : à la fois conservatrice du fonds Borgeaud à la Bibliothèque nationale suisse, elle est également membre du conseil de la Fondation Calvignac, créée en 1997 par Georges Borgeaud lui-même, ainsi que responsable du site internet georgesborgeaud.ch. Bref, rares sont les personnes qui pourraient prétendre à pareille intimité avec l'œuvre et la vie du romancier et épistolier dont nous fêtons cette année le centenaire de la naissance. Il s'ensuit, dès lors, un remarquable travail d'annotation et d'encadrement critiques, d'une rare érudition : on apprend ainsi, entre autres exemples, dans la lettre du 19 mars 1956, que René de Bramois ou R. de Bramois ont été les pseudonymes utilisés par Borgeaud pour ses chroniques destinées au public féminin, parues dans *L'Illustré* : « [...] tu pourras lire dans L'Illustré, à partir de samedi prochain je crois, à la page de la femme, des chroniques de moi, signées René de Brémois. Les chroniques ont pour titre général : Mesdames, ayez du goût. Tu auras du

plaisir à me lire, car je m’amuse, à propos de goût, de faire des remarques judicieuses sur les Suisses. » (p. 621). Chroniques (disponibles sur georgesborgeaud.ch) qui ne sont absolument pas dénuées d’intérêt pour découvrir le mordant et l’ironie du Romand, même lorsqu’il s’agit de traiter de thèmes pourtant éminemment épineux pour lui, tels que l’exclusion de l’enfant.

La relation épistolaire de l’auteur du *Préau* à sa mère fourmille donc d’informations plus ou moins intimes (« J’apprends, ainsi, avec soulagement, la mort de ta belle-sœur », p. 456), relatives au contexte de production de ses livres, à ses opinions politiques ou à son service militaire. S’en dégage une forte impression, pour le lecteur, d’être aspiré dans un *Bildungsroman* ou, comme le dit l’avant-propos, dans « une biographie de Georges Borgeaud "en temps réel" » (p. 8), à la condition, que certains pourront trouver rédhibitoire, de soi-même connaître les tenants et aboutissants des révélations que les lettres dévoilent. Accéder à l’univers de l’auteur et entrer dans le maelström relationnel qu’il entretient avec sa mère ne se font ainsi pas sans un effort préalable de recherche ou de lecture, qui peut fasciner aussi bien que rebuter.

Le cri de l’absente

Le véritable intérêt de l’ouvrage réside, selon moi, dans la brillante absence des réponses de la mère de Georges Borgeaud : « Georges Borgeaud disait avoir jeté, dans un mouvement de colère, la totalité des billets que sa mère lui avait envoyés. A quelques rares exceptions près que nous reproduisons dans ce volume, ses archives, en effet, n’en contiennent pas » (« Avant-propos des éditeurs », p. 6). Pourquoi, alors, publier une correspondance qui n’en est pas une ? Ne pourrait-on pas regretter ce monologue, cette focalisation solipsiste autour de la figure par trop sacralisée de l’auteur ? Selon nous, il faut plutôt s’en réjouir, puisque c’est ce qui fait toute la subtilité de ce livre : la restitution de la présence maternelle par la parole de Borgeaud, la résurrection de la génitrice dans le logocentrisme même de son fils. La totale dissymétrie offerte au lecteur ne fait alors qu’inscrire de manière patente ce que l’écrivain voulait faire disparaître à jamais. Cet échange à sens unique m’évoque, de manière rapide et peut-être abusive – puisque les objectifs et les procédés sont fort différents selon les textes observés – ce que Jacques Derrida a pu faire ressortir chez

Rousseau ou Platon, à savoir que le discours est souvent hanté par ce qu'il cherche à exorciser. Georges Borgeaud, de même, « dit » sa mère sans vouloir la dire, la fait parler alors qu'il souhaite la taire, rendant alors sa propre voix possible uniquement grâce à celle qu'il désirait réduire à néant. Cela nous montre qu'il y a sans doute plus ici qu'une « biographie ». L'écriture de Borgeaud en effet, va restituer la présence d'Ida par le langage et englober le lecteur dans une véritable création ou recréation de la figure maternelle, dans une sorte de cercle herméneutique et archéologique obsédé par le manque. Le signataire de ces lettres n'est ainsi pas un Georges Borgeaud qui serait seulement « fils » ou « biographe » malgré lui, mais bien toujours déjà un Borgeaud « auteur », un sujet aux multiples visages. Ces êtres sont, en ce sens, « de papier », puisque, pour reprendre Derrida lui-même, dans son *De la grammatologie*, ce que le texte veut dire, fondamentalement, « c'est l'engagement et l'appartenance qui enserrent dans le même *tissu*, le même *texte*, l'existence et l'écriture. »

C'est ce que ce travail d'édition permet de générer, à mon sens, et tout son mérite est là. En nous « livrant » cette correspondance amputée, Stéphanie Cudré-Mauroux et Christophe Gence nous rappellent que l'écriture peut toujours signifier plus que ce qu'elle veut, à l'origine, exprimer, peut toujours dépasser ses limites, même si ces dernières ont été imposées par l'auteur lui-même.

Philippe de Riedmatten